

– Dōjō Zen de Caen –

– Gōdō : Luc Sōjō Bordes

Kusen 1 – 22 novembre 2015 :

Les événements récents nous rappellent que nous pouvons perdre notre vie à tout instant. À une terrasse de café, une salle de concert, en voiture, en arrêt du cœur. Or nous vivons la plupart du temps avec un sentiment de continuité et dans une sorte d'assurance vie qui rend la fin de cette vie comme lointaine, improbable, même si nous sentons ce corps vieillir. Les choses sont bien faites d'ailleurs car pour la plupart des gens, la vie serait difficile à supporter. C'est pour cela qu'ils cherchent à se distraire au maximum ou à prendre très au sérieux des choses qui ne sont pas si importantes. C'est la première grande vérité Bouddhique, le constat de Bouddha de l'impermanence. Et les pratiquants de la Voie osent regarder cette impermanence en face, jusqu'en ses plus subtiles expressions, jusque dans ses moindres sensations comme en ce moment-même pendant ce zazen.

Et le Bouddha allait jusqu'à dire que *nous ne savons pas si nous serons encore vivants à la prochaine inspiration*, dans un monde célèbre avec ses disciples. Le pratiquant de la Voie peut découvrir que le sentiment subtil de l'impermanence peut apporter une très grande joie et légèreté et qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur. Mais, ce sentiment aigu de mujō, c'est le terme qu'employait maître Deshimaru en japonais, l'impermanence peut constituer un aiguillon, une forte stimulation à pratiquer. Comme vouloir éteindre un feu au-dessus de nos têtes, disait maître Dōgen. Car en même temps, nous prenons conscience de façon aiguë quand nous perdons notre temps, que nous sommes absents, ou plutôt que nous nous sommes absentés car le temps file vite. Ce sentiment d'impermanence ne peut cesser d'être effrayant qu'en expérimentant profondément celui d'interdépendance et de non séparation. La joie vient de là.

Quelle est cette paix intérieure et cette stabilité, ce silence immuable que l'on pressent au sein même du changement permanent ? La clé en est la connexion à l'instant présent. Être complètement ici et maintenant. C'est ce qu'on appelle éternel présent.

Tout cela a été rapporté dans un monde célèbre entre Yoka Daishi, l'auteur du Shodoka qui est le chant de l'immédiat satori et son maître Eno le sixième patriarche. C'était il y a fort longtemps au VII<sup>ème</sup> siècle ne Chine.

Et après un long voyage, Yoka arrive au temple du mont Sokei et se présente devant Eno dans un vêtement de voyage. Il tourne autour de lui trois fois et reste debout sans le saluer. Alors maître Eno dit :

- *Le moine doit personnifier exactement les 3000 préceptes, les 8000 actions et les 3000 comportements. Que faites-vous donc de tout cela ?*

Et Yoka répond :

- *Je n'ai pas de temps à perdre, le problème de la vie et de la mort est très important. Notre vie est éphémère, impermanente, mujo, et sans cesse changeante.*

Eno :

- *Pourquoi ne réalisez-vous pas le principe de la non-naissance pour résoudre le problème de l'impermanence de la vie, le principe du non-né ?*

Yoka :

- *Lorsqu'on a réalisé la non-naissance et compris le principe de l'ici et maintenant, abruptement, il n'y a plus rien.*

Eno :

- *C'est cela, c'est cela.*

Tous ceux qui étaient présents furent impressionnés et surpris par ce monde. Yoka fit les salutations de départ à maître Eno. Alors celui-ci lui dit :

- *Alors vous partez bien rapidement !*

Yoka :

- *Comment peut-il y avoir rapidité alors que le mouvement n'existe pas à l'origine ?*

Eno :

- *Que tout soit mouvement ou non mouvement, cela est un problème de conscience.*

Yoka :

- *Merci. J'ai compris ce que signifie la non-naissance.*

Eno :

- *Il n'y a pas de signification, même dans la non-naissance.*

Yoka :

- *S'il n'y a pas de signification, il n'y a également personne pour comprendre.*

Eno :

- *Comprendre n'a pas non plus de signification.*

Alors Eno donna le *shiho*, la transmission, à Yoka qui resta encore une nuit auprès de lui. Aussi a-t-on écrit de Yoka qu'il était le moine resté une seule nuit.

L'histoire du zen fourmille d'histoires, d'anecdotes, de *koans* comme celle-ci. Ce ne sont pas des jeux intellectuels. C'est utiliser les mots pour dynamiter les concepts. Mais ce qui est certain, c'est que les personnes actrices de ces histoires avaient une très très longue pratique de zazen.

### Kusen 2 :

Maître Deshimaru disait que pendant zazen, on réalise la nature de Bouddha ou ce que le Bouddha appelait non-né, visage originel, conscience cosmique. Il allait même jusqu'à dire, vous êtes Dieu pendant zazen.

Mais comment peut-on parler de quelque chose d'ultime, d'absolu alors que la pratique nous fait prendre conscience de l'impermanence totale de toute chose ? Que tout change tout le temps. Nous pouvons le vivre dans la posture, dans notre corps, notre esprit. La pratique ne se résume pas au *samadhi*, à la concentration. La concentration sur la posture, la respiration, ne pas suivre les pensées. Il y a aussi observation. *Kan* en sino-japonais, comme dans *kan ji zai*, le début de l'*Hannya Shingyo*. *Kan* c'est *vipassana* en sanskrit. Il combine deux sens : observer les phénomènes ou les choses et réfléchir sur ces choses à partir de la sagesse, à partir de *hannya*. Avec la pratique, l'observation devient sans observateur. On va de pensée en non-pensée et de non-pensée en pensée. Il n'y a plus de moi qui cherche à faire un bon zazen. C'est maître Doshin qui disait :

*Dans l'espace de temps où, venant de quitter une pensée, votre esprit n'est pas encore fixé sur une autre, vous êtes un être pur.*

C'est ça, aller de pensée en non-pensée et de non-pensée en pensée.

Les phénomènes sont profondément observés, mais en même temps, leur caractère insubstantiel. C'est la prise de conscience de la vacuité fondamentale des phénomènes qui peut être complétée et mise en résonance par l'écoute des *kusens* et la lecture des enseignements. D'ailleurs le Bouddha savait jouer sur tous les tableaux.

Ainsi cette histoire avec ses disciples, notamment Ananda. Pour permettre à ses disciples de pénétrer l'enseignement, le Bouddha ordonna à Rahula son fils qui était devenu son disciple, de donner un coup de gong. Et pendant que l'instrument résonnait, Bouddha demanda :

- *Ananda, vous entendez ?*
- *Oui maître, j'entends.*

Quand les vibrations s'éteignirent, Bouddha demanda encore :

- *Ananda, vous entendez ?*
- *Non maître je n'entends plus.*

Bouddha ordonna à Rahula de donner un second coup de gong. Et de nouveau posa la question à Ananda.

- *Ananda, vous entendez ?*
- *Oui maître, j'entends.*

Alors le Bouddha réprimanda son disciple préféré :

- *Ananda, pourquoi me faites-vous des réponses si peu sensées ?*

Profondément surpris, Ananda répondit respectueusement :

- *Maître, tout comme mes condisciples que puis-je dire d'autre sinon que j'entends au moment où le gong résonne et que je n'entends plus lorsque le son s'éteint ?*
- *Ananda, reprit le maître, vous me répondez que vous entendez quand Rahula frappe sur le gong et que vous n'entendez plus lorsqu'il n'y a plus de son. Cela signifie-t-il que votre faculté d'entendre disparaît avec le bruit ? Dans ce cas comment avez-vous pu entendre le deuxième coup de gong de Rahula ? Ce que vous m'avez répondu la seconde fois, ce n'est donc pas la vérité. En fait, vous avez continué à entendre. Ce qui apparaît puis disparaît, c'est le son. Le son est la chose discontinue. Mais il existe un élément permanent qui est votre faculté d'entendre.*